

# L'escadron volant de la Reine

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAR

MM. D'ENNERY & JULES BRÉSIL

MUSIQUE DE

M. LITOLFF



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis,

—  
1888

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés.

49

# L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

OPÉRA-COMIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre National  
de l'OPÉRA-COMIQUE, le vendredi 14 décembre 1888.

## PERSONNAGES

THISBÉ DE MONTÉFIORI.	Mmes	VAILLANT-COUTURIER.
CORISANDRE . . . . .		CHEVALIER.
CATHERINE DE MÉDICIS.		PIERRON.
GINA . . . . .		DEGRANDI.
MARGUERITE . . . . .		BRÉAN.
RENÉ DE TRÉMARIA . . . .	MM.	DUPUY.
ISABEAU DE VALPERDU . . .		FUGÈRE.
GAEL DE PENHOE . . . . .		SOULACROIX.
LE CAPITAINE MAUCLERC.		TROY.
LE CHAMBELLAN DE LA REINE . . . . .		BOUDOURESQUE.

La scène se passe à Saint-Germain, dans les premières années  
du règne de Charles IX.



---

S'adresser, pour la mise en scène, à M. PONCHAAD, directeur  
de la scène du Théâtre National de l'Opéra-Comique.

# L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

---

## ACTE PREMIER

### Les Jardins du château de Saint-Germain.

A droite, un perron conduisant au Palais, auquel viennent aboutir une longue suite de portiques en treillage. — A gauche, un grand berceau garni de plantes grimpantes; de chaque côté, une large baie laisse voir le parc. Au lever du rideau, les pages aux armes de France, livrée noire de Catherine de Médicis, sont sur les marches du perron, au haut duquel sont groupées les filles d'honneur de la reine. — Les courtisans s'adressent à elles d'en bas.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

SEIGNEURS, PAGES et FILLES D'HONNEUR, parmi  
elles CORISANDRE, MARGUERITE, DIANE et  
BLANCHE.

### INTRODUCTION.

#### CHŒUR.

#### LES COURTISANS.

Au lever de la souveraine,  
Nous accourons émus, joyeux.  
Le réveil d'une grande reine,  
C'est l'aurore éclairant les cieux.

## L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

LES PAGES et LES FILLES.

Au lever de la souveraine,  
Chacun accourt, ému, joyeux  
Etc.

CORISANDRE, descendant du perron.

Nobles seigneurs, un peu de patience;  
La reine ne saurait encor vous recevoir.  
Depuis la première heure, elle donne audience  
A cette Florentine, arrivée hier soir.  
Pour elle la faveur ne s'est point fait attendre;  
Et tout fait supposer que la belle va prendre  
Place dans l'escadron, dont je suis le clairon.

LES SEIGNEURS.

Quoi! les filles d'honneur forment un escadron?

CORISANDRE.

« L'escadron volant de la reine »!  
C'est à Sa Majesté que nous devons ce nom.

LES SEIGNEURS.

L'escadron volant de la reine?  
Escadron sans mousquets, sans lances, sans canon!

UN SEIGNEUR.

J'ai peur que l'ennemi ne renverse sans peine  
L'escadron volant de la reine!

CORISANDRE.

Comptez-vous donc nos yeux pour rien?

LES FILLES D'HONNEUR, se mêlant aux seigneurs.  
Messeigneurs, regardez-nous bien.

CORISANDRE.

I

L'escadron volant de la reine  
Ne marche pas la lance au poing,  
Et pour descendre dans l'arène,

De fer il ne se couvre point.  
 Au combat, il ne porte guères  
 Que dentelles et fleurs de bal ;  
 Ce sont des armes plus légères,  
 Mais qui n'en font pas moins de mal.

## II

L'escadron volant de la reine  
 Va, mèche allumée, en tout lieu,  
 Et pourtant, jamais il ne traîne  
 De canons prêts à faire feu.  
 Car il ne place, pour ses guerres,  
 Qu'en ses regards le feu fatal :  
 Ce sont des armes plus légères,  
 Mais qui n'en font pas moins de mal.

LES SEIGNEURS.

Et de l'escadron de la reine  
 Mes belles, parmi vous, laquelle est capitaine ?

MARGUERITE.

Elle n'est pas nommée encor,  
 Mais pour la désigner, tout le monde est d'accord,

Saluant.

C'est Marguerite d'Aquitaine.

TOUTES.

Toi! toi!

BLANCHE.

Pas du tout, ce sera Blanche de Villeroy.

Elle fait la révérence.

TOUTES.

Toi! toi!

DIANE.

Vous oubliez Diane de Turenne.

Même révérence.

## L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

TOUTES.

Ni toi! ni toi!  
 Ce sera moi.  
 A moi l'emploi!  
 A moi!

## SCÈNE II

LES MÊMES, LA REINE CATHERINE et THISBÉ,  
 sur le perron.

LA REINE.

Silence, mes filles !

TOUS.

La reine !

LA REINE.

L'emploi de capitaine de mes filles d'honneur  
 Cesse d'être vacant. J'en dispose en faveur  
 De la très noble demoiselle  
 Thisbé de Montefiori.

Elle la désigne et descend avec elle du perron pendant le  
 chœur suivant.

LES COURTISANS.

Ah! combien de grâce a la belle!  
 Tout séduit, tout enchante en elle!

LA REINE.

A ton aspect, ce n'est qu'un cri  
 D'admiration et de joie!  
 Il va suffire qu'on te voie,  
 Pour laisser son cœur à ma cour.  
 C'est ton rôle en ce lieu, comme à ces demoiselles,  
 De plaire, de charmer, d'inspirer de l'amour.

Toujours à la vertu fidèles,  
 Autant qu'à la cause du roi.  
 Pour gagner à mon fils les cœurs encor rebelles,  
 Puis-je compter sur toi,  
 Petit démon aux blanches ailes ?

THISBÉ, s'inclinant.

Oui ; si, du moins, pour prendre un cœur français,  
 Il ne faut pas du sien livrer l'accès !

LA REINE.

N'as-tu jamais aimé ?

THISBÉ.

Ni n'aimerai jamais.

TOUTES.

Et quoi ! Jamais ? Jamais ?

THISBÉ.

## I

Au seul nom de l'amour, je pleure  
 Une amie en mon cher pays,  
 Qui s'est éteinte avant son heure  
 Pour avoir vu ses vœux trahis,  
 Depuis sa triste fin, cet ange  
 Attend, pour remonter au ciel,  
 Que sur cette terre on le venge  
 De l'amour qui lui fut mortel.

## II

C'est une éclatante vengeance  
 Que la chère ombre attend de moi ;  
 J'en satisferai l'exigence,  
 Sans pitié comme sans effroi.  
 A la victime expiatoire,  
 Que je veux digne de l'autel,  
 J'apprendrai la terrible histoire  
 De l'amour qui devient mortel.



## L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

LA REINE, aux seigneurs en souriant.

Messieurs, vous êtes prévenus  
Des noirs projets de celle que Florence  
Envoie à notre cour de France ;  
Je ne vous retiens plus.

REPRISE DU CHŒUR.

Au lever de la souveraine  
Etc.

LES COURTISANS, s'éloignant.

Au lever de la souveraine  
Quel spectacle a frappé nos yeux !  
Nous avons vu près de la Reine  
Surgir un astre radieux.

LES PAGES et LES FILLES D'HONNEUR.

Du lever de la souveraine  
Les courtisans s'en vont joyeux,  
Un nouvel astre chez la Reine  
Vient de se montrer à leurs yeux.

Pages et courtisans s'éloignent.

## SCÈNE III

LA REINE, THISBÉ, CORISANDRE, MARGUE-  
RITE, FILLES D'HONNEUR.

LA REINE.

Maintenant que nous sommes entre nous, parlons sérieusement, mes filles. Sans doute, gagner à la cause du Roi les tièdes, les indifférents, les dissidents même, est une noble tâche ; mais découvrir les ennemis qui se glissent dans notre camp et s'emparer de leurs secrets est œuvre plus grande et plus utile encore.

CORISANDRE.

La reine peut compter sur notre zèle.

TOUTES.

Oui, oui!

LA REINE, descendant la scène.

Écoutez-moi donc... Parmi les nobles, venus de tous les points de la France, pour déposer aux pieds du Roi, nouvellement sacré, l'hommage de leurs villes, se trouvent deux gentilshommes bretons. Deux amis, qui me seront présentés dans quelques instants. L'un d'eux le comte de Trémaria m'est signalé comme ayant eu, à son passage à Paris, plusieurs conférences secrètes avec nos éternels ennemis.

TOUTES.

Les Guises.

LA REINE.

Ils préparent, je n'en saurais douter, de nouvelles machinations. Il ne faut pas que leur confident sorte de ce palais sans avoir livré les secrets de son maître, à l'une de vous. A celle-là je promets ma terre de Vau-deuil, qui fera son mari duc, et la fera duchesse.

TOUTES.

Duchesse!

CORISANDRE.

Duchesse!... Oh! le Breton n'a qu'à bien se tenir...

## SCÈNE IV

LES MÊMES, UN CHAMBELLAN, PAGES précédant  
GAEL et RENÉ.

LE CHAMBELLAN.

RÉCITATIF.

Deux gentilshommes de Bretagne  
Demandent la faveur, madame, d'être admis  
Par Votre Majesté.

LA REINE, à ses filles.

Ce sont nos deux amis.

LE CHAMBELLAN.

Le comte Gaël de l'enhoë, qu'accompagne  
Le comte René de Trémaria.

LA REINE, au Chambellan.

Qu'ils viennent donc !

A ses filles.

C'est celui-là.

Le chambellan fait entrer Gaël et René.

TOUTES.

Les voilà. Les voilà !

DUETTO, SCÈNE ET ROMANCE.

GAEL, RENÉ.

Seigneurs des villes très fidèles  
De Paimpol et de Tréguier,  
Nous sommes délégués par elles ;  
Chacun de nous vient vous prier,  
O grande reine ! de permettre

## ACTE PREMIER

9

Qu'il mette, en toute humilité,  
L'hommage pur de sa cité  
Aux pieds du jeune Roi, son maître.

LA REINE.

Soyez les bienvenus sous notre toit royal,  
Vous qui, dans ce moment difficile, peut-être,  
Apportez au Roi, notre maître,  
De vos villes l'appui loyal.  
Dans ce château, dont vous êtes les hôtes,  
J'espère parvenir à vous faire oublier  
La bruyère déserte, et les arides côtes  
De Paimpol et de Tréguier.

RENÉ.

Nous les faire oublier !  
— J'oserai le dire à la reine !  
Son espérance, en ceci, serait vaine.  
En dépit des splendeurs de ce jour royal,  
Non, rien pour un breton ne vaudra les bruyères  
Et les champs pleins de ronces et de pierres  
De son pays natal.

## ROMANCE

### I

O mon rocher, que déracine  
La mer, qui lentement le mord !  
O mon toit, que Midi calcine  
Et qu'ébranle le vent du nord !  
Demeure sombre et solitaire,  
Tu vaux les palais merveilleux.  
Rien n'égale le coin de terre  
Où le soleil ouvrit nos yeux !

### II

Si l'abeille, aux timides ailes,  
Disait à l'aigle : Peux-tu bien  
Te plaire aux neiges éternelles,

1.

Sur des rocs où ne fleurit rien ?  
 L'aigle dirait : Loin du tonnerre  
 Je ne saurais vivre joyeux ;  
 Son bruit m'a bercé dans mon aire,  
 Ses éclairs ont ouvert mes yeux.

LA REINE.

Qui vient là ? Gina.

## SCÈNE V

LES MÊMES, GINA, sous des vêtements qui rappellent ceux de l'Orient.

GAEL.

La charmante personne ! et l'étrange vêtement !

CORISANDRE, à Gael.

C'est celui des filles nobles de la Dalmatie.

LA REINE.

Voyons, si je vais comprendre ce qu'elle vient m'annoncer.

Pantomime de Gina.

GAEL, bas à Corisandre.

Elle est donc ?...

CORISANDRE.

Sourde et muette.

GAEL.

Une si jolie fille !...

LA REINE, qui a suivi des yeux tous les geste de Gina.

Oui, j'ai compris ! Notre bien-aimé fils est prêt à nous recevoir. (A Gael et à René.) Les chambellans du roi

vous feront bientôt savoir, Messieurs, l'heure de l'audience de Sa Majesté... au revoir !

Tout le monde s'incline. Les filles d'honneur suivent la reine.

Les seigneurs se dispersent dans le parc.

G A E L, suivant des yeux Gina, restée la dernière,  
Malheureuse enfant !

L A R E I N E, sur les marches du perron.

Eh bien, ce comte de Trémaria, qu'en dis-tu ?

T H I S B É.

Il a l'âme fière, le cœur haut placé...

L A R E I N E.

Cela t'effraie ?...

T H I S B É, souriant.

Oui... pour lui !

Sortie générale.

## SCÈNE VI

RENÉ, GAEL.

RENÉ, à Gaël qui regarde au loin.

Avec quelle persistance tu regardes cette jeune Dalmate.

G A E L.

Moi ?

RENÉ.

N'oublions pas que ce n'est point pour contempler les beautés de la cour, que ce n'est pas même uniquement pour offrir au roi l'hommage de nos villes que nous sommes venus à Saint-Germain.

GAEL, bas.

Je suis trop honoré de la mission patriotique dont Messieurs de Guise nous ont chargés pour en méconnaître les exigences.

RENÉ, passant à la droite du théâtre et baissant la voix.

Attendre l'occasion de la première chasse royale pour enlever le roi dans son carrosse et le conduire au Louvre, sur le trône de ses pères, où la France lasse de guerres civiles veut le voir seul désormais : tel est le but unique et sacré que nous devons avoir toujours présent à la pensée.

GAEL.

Sois tranquille, le baron de Croix-Mare me trouvera ferme à mon poste.

RENÉ.

Ne prononçons plus ce nom. Tu sais que le célèbre Lorrain, dont la personnalité attirerait trop l'attention, à la cour, où, par bonheur son visage est inconnu, doit venir ici sous un nom d'emprunt.

GAEL.

Que nous ignorons encore.

RENÉ.

Un billet du cardinal de Lorraine m'en informe ce matin. Le baron viendra aujourd'hui même à la cour sous le nom du chevalier Isabeau de Valperdu, gentil-homme campagnard qui devait se rendre de la Bourgogne à Saint-Germain, pour solliciter un emploi dans la vénerie royale. Le baron, informé de son départ, a dû l'attendre à Joigny, lui chercher querelle et, sûr de son épée, l'accommoder de façon à le retenir au lit pendant quelques semaines.

GAEL.

Et l'élégant et terrible baron vient à sa place, sous l'épaisse enveloppe qui doit le rendre méconnaissable ! Ah ! le bon tour !

RENÉ.

Ses cinquante Lorrains sont déjà arrivés, et, disséminés dans la forêt sous les ordres d'un certain capitaine Maulerc, ils se joindront à nous au moment d'agir!

GAEL

Eh! mais! voilà notre jolie petite muette qui revient!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, GINA.

Scène musicale à l'orchestre; après avoir regardé de tous côtés, Gina demande aux jeunes gens s'ils n'ont pas trouvé un éventail.

RENÉ.

Que veut-elle dire?

GAEL.

Elle cherche un éventail.

RENÉ.

Un éventail?

Gina exprime que cet éventail appartient à la Reine.

GAEL.

Celui de la reine, dit-elle?

RENÉ.

J'admire avec quelle merveilleuse facilité tu comprends son langage...

GAEL.

Il y a tant d'expression dans son regard, tant de charme et de grâce dans ses gestes! N'est-il pas bien triste de penser que cette adorable bouche est condamnée à un éternel silence?



RÉNÉ.

Tudieu ! comme tu t'enflammes ! Il est temps que nous allions au devant de notre baron de Croix-Mare, ou plutôt de notre chevalier de Valperdu, qui doit arriver ce matin même. Viens !

Les deux jeunes gens saluent Gina et sortent par l'arceau de gauche. Gina, rêveuse, suit Gaël des yeux. Isabeau arrive au même instant par l'arceau de droite.

## SCÈNE VIII

ISABEAU, GINA.

ISABEAU, à part.

Tous ceux que je rencontre ici ont l'air si affairé que je n'ai encore osé demander à personne de me renseigner sur... (Apercevant Gina.) Ah !... Une dame... cette fois, je l'espère, je serai plus heureux. Excusez-moi, madame, d'oser vous aborder ainsi... mais je suis tout nouveau à Saint-Germain... Je viens de Pouilly en Auxois pour être présenté au roi et pour solliciter l'emploi de capitaine des chiens de Sa Majesté. Mais tel que vous me voyez, j'ai failli rester en chemin. (Gina le regarde avec de grands yeux étonnés.) Je vais vous raconter cela. (Prenant une chaise du bosquet et la lui offrant). Donnez-vous donc la peine de... (Gina fait une nouvelle révérence Isabeau salue.) C'est une belle personne, mais elle n'est pas causeuse... (Gina s'est assise, regardant toujours du côté où s'est éloigné Gaël.) Imaginez-vous, madame, que je m'arrête à Joigny, à l'hôtellerie des armes de France... Un grand diable, qui se promenait devant la porte, avec l'air d'un homme qui attend quelqu'un, jette les yeux sur ma valise, comme pour y chercher un nom, puis il se tourne de mon côté et, brusquement, me demande l'heure. Moi, ne me souvenant pas que mon œuf de Nuremberg (il tire

une montre ovale.) retarde de cinq ou six heures et sans voir que la nuit tombe, je réponds : Midi trois quarts !... Là-dessus, il me traite d'imbécile. Furieux de cet oubli des convenances, je veux... le planter là, il me barre le passage, tire son épée et me demande raison !... J'ai beau m'en défendre, impossible d'éviter le duel ! Je dégaine donc à regret ma modeste Durandal, et, pour ne pas être trop impressionné par la vue de sa longue rapière, je me mets en garde en fermant les yeux ; je pousse vigoureusement le bras, la pointe en avant et crac !... Mon homme tombe ; il était mort !

Il remet sa montre dans sa poche. René et Gael paraissent au fond et semblent se demander, si c'est là l'homme qu'ils cherchent.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, RENÉ, GAEL.

ISABEAU.

Que pensez-vous, madame, de mon aventure ? Toujours même silence ? Serait-ce parce que vous ignorez qui je suis ? Qu'à cela ne tienne ? (Cérémonieusement.) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter le chevalier de Valperdu.

RENÉ.

C'est lui !

GAEL.

Le baron de Croix-Mare sous son nom d'emprunt ?

RENÉ, s'approchant.

Salut à vous, messire Isabeau !

ISABEAU, très étonné.

Hein ? mon petit nom !... Vous savez mon petit nom, monsieur ?

RENÉ.

Et bien d'autres choses encore ! Notamment que la personne à qui vous parliez est sourde et muette.

ISABEAU.

Ah ! bah ? et elle me laissait lui raconter mes petites affaires sans me dire qu'elle ne pouvait pas me répondre !...

GAEL, à René bas.

Il joue fort bien son rôle de bourguignon naïf...

ISABEAU.

Mais cela ne se fait pas, madame, cela ne se fait pas (Gina exprime par ses gestes, qu'elle croit le cerveau d'Isabeau quelque peu malade.) Ah ! Elle nous fait comprendre qu'elle a la tête un peu dérangée... Pauvre fille !

Gina s'éloigne par le perron.

GAEL.

Trêve de plaisanteries. Nous vous attendions avec la plus vive impatience.

ISABEAU, étonné.

Vous m'attendiez !

GAEL.

Oui. (Designant René.) Monsieur de Trémaria ?

ISABEAU, sans comprendre.

Ah ! Monsieur de Trémaria ?

RENÉ, désignant Gaël.

Monsieur de Penhoë.

ISABEAU, saluant.

Ah ! monsieur de Penhoë ? (A part.) Ce sont de très grands seigneurs.

RENÉ.

Le projet qui vous amène à la cour de Saint-Germain nous est connu.

ISABEAU.

Mon projet de servir Sa Majesté.

RENÉ.

De servir Sa Majesté, c'est bien cela.

GAEL.

Et nous sommes prêts à vous seconder.

ISABEAU.

Ah ! messieurs, que de reconnaissance ! Mais puis-je savoir ce qui me vaut un si précieux concours ?

RENÉ.

Il a suffi de trois mots pour que ce fût entre nous à la vie, à la mort.

ISABEAU.

Et ces trois mots... magiques... quels sont-ils ? s'il vous plaît ?

GAEL.

Chevalier... de Valperdu.

ISABEAU.

Mon nom ?

TRIO

ISABEAU.

Si j'y comprends un mot, je veux être pendu.

ENSEMBLE

RENÉ et GAEL.

Ah ! qu'il prend bien l'air confondu !  
Science à feindre, sans pareille !  
Il jouera son rôle à merveille !  
Le faux monsieur de Valperdu !

ISABEAU.

Ah! j'en demeure confondu !  
 A la cour pour faire merveille  
 Je n'aurai qu'à dire à l'oreille :  
 Je suis monsieur de Valperdu !

A René et à Gaël.

Mon nom, nouveau venu,  
 Déjà vous était donc connu ?

RENÉ.

Je vous l'ai dit ! Par nous, vous étiez attendu.

ISABEAU.

Attendu ? Moi, moi, Valperdu ?

RENÉ, avec intention.

Vous... Isabeau de Valperdu !

ISABEAU.

Surprise extrême !  
 C'est bien moi-même.  
 Ah! par ma foi !  
 De grands seigneurs de votre espèce  
 Pour un campagnard comme moi,  
 Ont vraiment trop de gentillesse !

RENÉ.

Ah! parfait! chevalier, parfait !  
 De Pouilly vous semblez venir en droite ligne .

ISABEAU.

Mais j'en viens, en effet.  
 L'autre semaine encor, j'y vendangeais ma vigne.

RENÉ et GAËL.

Ah! parfait! chevalier, parfait !  
 C'est composé de main de maître !  
 Pour lui ressembler de partout  
 Vous avez abdiqué votre être !

ISABEAU.

Je n'ai rien abdiqué du tout.

RENÉ.

C'est composé de main de maître.

GAEL et RENÉ.

Notre compliment vous est dû!

ISABEAU.

Si j'y comprends un mot, je veux être pendu!

## REPRISE DE L'ENSEMBLE

RENÉ et GAEL.

Ah! qu'il prend bien l'air confondu!  
Science à feindre sans pareille!  
Il jouera son rôle à merveille  
Le faux monsieur de Valperdu!

ISABEAU.

Ah! j'en demeure confondu!  
Est-il bien certain que je veille?  
Rencontre étrange! sans pareille,  
Ils m'attendaient, moi Valperdu!

A René et à Gaël.

Bien qu'Isabeau de Valperdu,  
Je ne saurais, messieurs, être le vôtre.  
A coup sûr, c'est d'un autre  
Qu'il doit s'agir.

RENÉ, baissant la voix.

Eh bien, votre affaire à Joigny?

ISABEAU.

Ils connaissent mon aventure?  
Le doute doit être banni.

GAEL.

Cette rencontre a bien fini?

ISABEAU.

Pour moi, mais l'autre doit la trouver un peu dure.

RENÉ.

Couché dans un lit qu'il maudit?

ISABEAU.

Je ne sais pas ce qu'il en dit ;  
Mais toutefois ses plaintes seraient vaines :  
Le ciel l'abandonna.

GAEL.

Il en a pour ses trois semaines ?

ISABEAU.

Non, c'est pour toujours, qu'il en a.

GAEL.

Vous l'avez donc tué ?

ISABEAU.

Non, pas moi... mais ma brette.

RENÉ.

Quelque botte secrète ?

ISABEAU.

Très secrète, en effet,  
Car je ne sais encore comment cela s'est fait.

RENÉ.

Vous voilà sûr de son silence ;  
Nous aussi.

ISABEAU.

Vous ? Cela vous intéresse peu.

GAEL.

Que dites-vous là ? De par Dieu !  
Nous n'aurons désormais qu'une seule existence,  
Lui prenant la main.  
Qu'un seul cœur.

RENÉ, lui prenant l'autre main.

Qu'entre nous cela soit entendu !

ISABEAU.

Si j'y comprends un mot... je veux être pendu !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

RENÉ et GAEL.

Entre nous c'est bien entendu,  
Par votre adresse sans pareille  
Vous allez jouer à merveille  
Votre rôle de Valperdu !

ISABEAU.

Ah ! j'en demeure confondu !  
Est-il bien certain que je veille ?  
Rencontre étrange, sans pareille !  
Ils m'attendaient, moi, Valperdu.

GAEL, prenant le bras d'Isabeau.

Non loin, j'entends parler des dames et des pages.

RENÉ, prenant l'autre bras d'Isabeau.

Promenons-nous sous ces ombrages.

Ils sortent par l'arceau de droite et disparaissent derrière le bosquet.



## SCÈNE X

THISBÉ, CORISANDRE, LES FILLES  
D'HONNEUR, puis GAEL, ISABEAU, RENÉ.

MARGUERITE.

Ils n'y sont plus!

DIANE.

Ailleurs, ils sont allés!

CORISANDRE.

« Les oiseaux se sont envolés, »  
Comme dit le poète, en cette villanelle  
Que la reine trouve si belle,  
Quand nous la lui chantons.

THISBÉ, entrant sous le berceau.

Chantez-la donc ici.

Il se peut que cet air les charme en votre bouche.  
Dans ses rêts l'oiseleur souvent attire ainsi  
L'oiseau farouche.

CHEUR.

LES FILLES DHONNEUR, entrant sous le berceau.

Du sein des blés  
Les oiseaux se sont envolés ;  
Pour eux, ma mie,  
Notre présence est ennemie.  
Tout ahuris,  
Pour des chasseurs, ils nous ont pris.  
Dieu sait, ma belle,  
Si notre envie est si cruelle!  
Aux blés n'entrons  
Que pour cueillir des liserons,  
Afin, mignonne,

De t'en faire une humble couronne.

Au sein des blés,

Rentrez donc, oiseaux envolés !

Rentrez, rentrez, chers exilés.

René, Gaël et Isabeau, en passant derrière le berceau, se sont arrêtés devant l'arceau de gauche. Ils y écoutent la villanelle, puis ils vont s'éloigner quand Thisbé dit :

THISBÉ.

Que pense Corisandre des nouveaux venus : messieurs de Penhoë...

GAEL, s'arrêtant.

Mon nom !

THISBÉ, continuant.

Et de Trémaria ?...

RENÉ, de même.

Le mien !

CORISANDRE.

M. de Penhoë est un cavalier du meilleur air.

ISABEAU, bas.

Saluez.

CORISANDRE.

Et M. de Trémaria est un gentilhomme si accompli qu'il fait rêver aux beaux paladins des contes de chevalerie.

TOUTES.

C'est vrai.

ISABEAU, à René.

A votre tour de vous incliner.

THISBÉ.

Pour moi, je vous avoue, mesdemoiselles, qu'un dameret, un bellâtre ne répond guère à mon idéal. Je veux trouver sur le front de ceux qui aspirent à devenir

nos maîtres le rayonnement de la pensée intérieure; j'aime à voir briller dans leurs yeux quelques lueurs de l'âme. Or rien de tout cela n'existe chez M. de Trémaria, rien, absolument rien.

RENÉ, se montrant.

Ah ! c'en est trop !

THISBÉ.

O ciel ! on nous écoutait.

TOUTES.

C'est une trahison.

Elles se sauvent. Thisbé, restée sous le berceau, semble ajouter quelques fleurs à son bouquet.

RENÉ, à Gaël.

La seule que ma présence ne mette pas en fuite est précisément celle qui me traitait si mal.

GÆL.

Billevesées, qu'il faut dédaigner. Allons-nous en.

ISABEAU.

Oui, allons-nous en.

RENÉ.

Non. Je suis curieux de savoir qui a pu lui donner une si mauvaise opinion de moi. Allez devant. Je vous rejoins.

Il fait quelques pas en les reconduisant.

THISBÉ.

Comment, il s'éloigne ?

Gaël et Isabeau disparaissent.

RENÉ, revient vers le bosquet.

C'est qu'elle est charmante ! Il me semble que j'aimerais mieux avoir été si mal jugé... par une autre. (s'approchant.) Signorina...

THISBÉ, relevant les yeux et jetant un petit cri d'étonnement.

Ah !

## SCÈNE XI

THISBÉ, RENÉ.

RENÉ, s'inclinant.

Pardon ! Je vous ai effrayée.

THISBÉ.

Un peu, monsieur ; je vous croyais parti avec vos amis.

RENÉ.

Je partais... en effet... j'avais hâte de m'éloigner d'ici, de vous épargner la vue d'un dameret, d'un bellâtre sans esprit, et sans âme.

THISBÉ, confuse.

Oh ! monsieur !

RENÉ.

Mais j'ai réfléchi qu'il y aurait faiblesse à moi, de m'éloignersans m'être vengé.

THISBÉ.

De moi ? Et comment ?

RENÉ.

En vous forçant de reconnaître que je ne mérite pas le sévère jugement prononcé par vous tout à l'heure. Oui, jusqu'à ce que vos blanches mains se soient jointes pour m'implorer, jusqu'à ce que votre bouche adorable ait demandé grâce, je m'attacherai à vos pas, je vous poursuivrai de mes hommages, je vous accablerai de mes soins, de mes assiduités, de...

THISBÉ, joignant ses mains.

Oh ! grâce, monsieur, grâce !

RENÉ.

Déjà ?

THISBÉ, souriant.

Oui; plutôt que de m'exposer à ces terribles persécutions... j'aime mieux vous avouer que par suite de mon détestable caractère, l'esprit de contradiction me fait combattre toute opinion émise devant moi, même celle qui est conforme à mon sentiment.

RENÉ, souriant.

Se peut-il ?

THISBÉ.

C'est pourquoi tout à l'heure je ressentais une secrète colère d'entendre mes compagnes dire tout haut de votre personne... ce que... (Baissant les yeux.) ce que je m'étais dit tout bas ; et si, au lieu de vanter vos mérites, elles vous avaient quelque peu dénigré, je crois que j'aurais mis à vous défendre autant d'énergie que j'en mettais à vous attaquer.— Vous le voyez, monsieur, c'est un bien méchant caractère que le mien ..

Elle fait une révérence comme pour s'éloigner.

RENÉ.

Adorable ! au contraire, adorable ! Ah ! ne me quittez pas encore ; laissez-moi vous remercier de cette bienheureuse explication et de la douce espérance qu'elle me fait concevoir.

THISBÉ.

L'espérance ! Ah ! prenez garde, monsieur, ne vous fiez pas trop à ses belles promesses.

FINALE

THISBÉ.

L'espérance est comme le phare  
Que voyait briller un marin.

Contre l'ouragan qui l'égare,  
 Il offre un abri souverain.  
 Mais plus vers la lueur confuse  
 Court son vaisseau, plus elle fuit.  
 Au jour, il voit ce qui l'abuse...  
 C'est une étoile qu'il poursuit !

RENÉ.

Des yeux on peut du moins la suivre  
 Jusqu'à ce qu'on cesse de vivre.

THISBÉ.

Suivez-la des yeux, monsieur, mais  
 Désespérez de l'atteindre jamais.

RENÉ.

O parole cruelle!

Bruit de cloche.

THISBÉ.

On sonne l'angelus. Adieu ! Vers la chapelle  
 En grande hâte accourt  
 Toute la cour.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, SEIGNEURS. LE ROI, un livre de prières à la main, et accompagné d'AMYOT, évêque d'Auxerre, son gouverneur, descend les marches du palais et s'achemine vers le fond, pendant le chœur suivant. — La reine, qui le suit, parle avec Thisbé qui semble lui désigner René.

CHŒUR

L'airain de la chapelle  
 Nous appelle  
 Au saint lieu.

## L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

Allons, bons gentilshommes,  
 Que nous sommes,  
 Prier Dieu  
 Qu'en ce temps de disputes  
 Et de luttes  
 Pour la foi,  
 Il garde d'hérésie  
 La patrie  
 Et le roi !

Le jeune Charles IX, accompagné d'Amyot, passe au fond, devant les seigneurs inclinés. On entend de nouveau la cloche, les seigneurs sont descendus en scène.

LA REINE.

Pour suivre le roi Charle à la sainte chapelle,  
 Nous vous accordons la faveur,  
 Messieurs, d'offrir la main à nos filles d'honneur.

Elle va s'asseoir sous le berceau. Chaque gentilhomme offre la main à une dame et sort, après avoir salué la reine, près de laquelle se tient Thisbé ; Gaël fait comme tout le monde. Gina qui le voit passer devant elle, le suit tristement des yeux.

LA REINE, à Thisbé.

Sors de l'ombre, ma belle ;  
 Tu sembles te cacher.

THISBÉ.

Où je serai, madame, il viendra me chercher.

RENÉ.

Malgré moi tout me charme et me séduit en elle !

THISBÉ, à la reine.

Ses yeux semblent m'interroger !

LA REINE.

Réponds-lui donc !

THISBÉ.

C'est fait, il vient.

RENÉ, à lui-même et s'arrêtant.

Plus elle est belle,  
Et plus l'aimer est un danger!

THISBÉ.

Que fait-il? il s'arrête?

RENÉ.

A l'œuvre qui m'amène,  
Je dois mon âme et ma raison.  
L'aimer serait pour moi presque une trahison!  
Il fait un pas du côté opposé à celui où est Thisbé.

LA REINE, à Thisbé, stupéfaite.

Ton captif aurait-il déjà brisé sa chaîne?

CORISANDRE, à Thisbé.

Je vous l'avais prédit ; il échappe à vos réts,  
Et vous y perdrez votre peine.

La reine témoigne qu'elle est du même avis.

THISBÉ, à la Reine.

Eh bien! du fier Breton, je jure qu'à la reine,  
Avant huit jours, j'aurai livré tous les secrets!

Elle prend la main d'un jeune seigneur et passe la tête haute  
devant René, qui semble souffrir de la voir auprès d'un  
autre.

REPRISE DU CHŒUR, au loin.

L'airain de la chapelle  
Nous appelle  
Au saint lieu.  
Allons, bons gentilshommes,  
Que nous sommes,  
Prier Dieu  
Qu'en ces temps de disputes  
Et de luttes  
Pour la foi,



Il garde d'hérésie  
La patrie  
Et le roi !

Sur la dernière partie du chœur qui s'éteint dans le lointain, la reine dit :

LA REINE.

Il ne me suffit pas que par leurs séductions mes filles d'honneur obtiennent quelques confidences de mes ennemis. Je veux surtout connaître les secrets qu'ils ne confieraient à personne, et dont ils croient pouvoir causer entre eux en toute sécurité. (Touchant l'épaule de Gina.) Nous voilà seules, Gina.

GINA.

Je suis aux ordres de Votre Majesté.

Elle s'agenouille aux pieds de la reine et semble répondre à ses questions.

Rideau.

---

## ACTE DEUXIÈME

Un salon du château de Saint-Germain.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ISABEAU, MARGUERITE, DIANE, BLANCHE, et  
TOUTES LES FILLES D'HONNEUR.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ISABEAU, à Marguerite.

Un enjôleur, qui?... moi?... mais non, je batifole!

Je suis de ce pays divin,  
Où franche est la parole,  
Autant qu'est bon le vin!

MARGUERITE, bas à ses compagnes.

Ah! de ce petit noble,  
Qui sort de son vignoble,  
Nous pouvons, je crois, sans souci,  
Nous amuser tout à notre aise ici.

ISABEAU.

Ecoutez-moi, mesdemoiselles.

TOUTES.

Turlututu!

## L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

ISABEAU, tirant un carnet de sa poche.

Ecoutez mon tendre impromptu.

TOUTES.

Turlututu !

ISABEAU.

Je sais comment on parle aux belles.

TOUTES.

Turlututu !

ISABEAU.

Mes vers respectent la vertu.

TOUTES.

Turlututu !

ENSEMBLE.

LES FILLES D'HONNEUR.

Gardez pour vous votre impromptu,  
Turlututu !... turlututu !

ISABEAU.

A qui respecte la vertu  
Doit-on crier : turlututu !

Isabeau tombe accablé sur un siège. — Corisandre paraît au fond. Toutes les filles d'honneur remontent vers elle.

## SCÈNE II

LES MÊMES, CORISANDRE.

CORISANDRE, après avoir mis un doigt sur ses lèvres, et désignant Isabeau.

Bien que simple d'esprit et de noblesse infime,  
Cet homme est des Bretons le confident intime ;  
La reine en a reçu l'avis. Donc il faudrait  
Du Bourguignon aussi surprendre le secret.

Toutes les filles d'honneur descendent sur la pointe du pied et  
entourent Isabeau, toujours assis, sa tête dans ses mains.

ISABEAU, à lui-même.

Il paraît que je sens encor trop ma province.

Se levant, et renfonçant son carnet dans sa poche.

Eh bien ! j'étudierai, corbleu !  
Je veux que pour un prince  
On me prenne avant peu.

Il se retourne sur une pirouette et se trouve entouré.

TOUTES.

Restez, je vous en prie.

ISABEAU, à lui-même.

Nouvelle moquerie !

Il veut passer le cercle se resserre.

TOUTES.

Restez, restez...

ISABEAU.

Oh ! ma foi, non !...

On ne rit pas deux fois d'un Bourguignon.

TOUTES, lui barrant le passage.

Quoi ! vous fuyez les demoiselles ?

## L'ESCAUDRON VOLANT DE LA REINE

ISABEAU.

Turlututu !...

TOUTES, le poursuivant.

Lisez-nous donc votre impromptu ?...

ISABEAU.

Turlututu !...

TOUTES, le poursuivant.

Vous savez y parler aux belles ?

ISABEAU.

Turlututu !...

TOUTES.

Et rendre hommage à la vertu !...

ISABEAU.

Turlututu !...

ENSEMBLE.

TOUTES.

Si vous respectez la vertu,  
Pourquoi crier : Turlututu ?

ISABEAU.

C'est un point assez débattu,  
Turlututu ! turlututu !

A la fin de l'ensemble, Isabeau remonte vers le fond. — Corisandre lui barre le passage.

CORISANDRE, à part.

A moi d'entrer en scène.

Haut.

Un mot, mon aimable seigneur,  
Et d'ordre de la reine !

ISABEAU.

Ah ! pour moi quel honneur !

CORISANDRE.

L'ordre n'est pas pour vous particulier,  
Monsieur le chevalier,  
Mais qui veut la faveur du maître  
Doit s'y soumettre.

ISABEAU.

Ah ! pour jamais  
Je m'y sou mets !  
Quel est-il, damoiselle !

CORISANDRE.

Cessant de voltiger ici de belle en belle,  
Il convient que, dorénavant,  
Chaque seigneur fasse choix d'une dame,  
Et, tout haut, se proclame  
Son cavalier servant.  
Vous comprenez, chevalier ?

ISABEAU, à part.

Ses prunelles

Lancent de telles étincelles,  
Que de la regarder... j'ai peur,  
Oui, j'ai peur d'éclater, ma parole d'honneur !  
Il met la main sur ses yeux.

CORISANDRE.

I

Oui, vous me comprenez, messire,  
Il est bien aisé de le lire  
Dans vos yeux si clairs et si vifs,  
Aux scintillements expressifs.

ISABEAU, la regardant amoureuxment.

Je les fermes... Est-ce assez bête ?  
Je ne sais pas où j'ai la tête !

## II

CORISANDRE.

Entre nous c'est chose entendue !  
 La main qui m'est par vous tendue  
 Pour me conduire à ce fauteuil,  
 En dit tout autant que votre œil !

ISABEAU, retirant sa main de sa poche.

Je la cachais ! Est-ce assez bête ?  
 Je ne sais plus où j'ai la tête !

Il conduit Corisandre à un siège.

## III

CORISANDRE.

Vous n'ignorez pas, je suppose,  
 Ce que votre choix vous impose ;  
 Car, beau Sigisbé, devant nous,  
 Nous voyons ployer vos genoux.

ISABEAU, s'agenouillant.

Je suis debout !... Est-ce assez bête !  
 Je ne sais plus où j'ai la tête !

Il tombe aux genoux de Corisandre.

Je veux être, dorénavant,  
 D'une Corisandre  
 Si tendre  
 Le cavalier servant !

ENSEMBLE.

TOUTES LES FILLES D'HONNEUR et CORISANDRE.

Vivez pour Corisandre !  
 Son âme fière et tendre  
 Vient enfin de se rendre  
 A son galant vainqueur.

Sur vous, amant fidèle,  
 Déormais, nulle belle  
 N'aura de droits, que celle  
 Qui vous donne son cœur!

ISABEAU.

Vivons pour Corisandre!  
 Son âme fière et tendre  
 Vient enfin de se rendre  
 A son galant vainqueur.  
 Je lui serai fidèle,  
 Sur moi, n ille autre belle  
 N'aura de droits, que celle  
 Qui m'a donné son cœur.

On entend battre aux champs.

CORISANDRE.

Ecoutez.... le roi rentre au palais.

ISABEAU, avec feu à genoux.

Oh! laissons-le rentrer... je...

CORISANDRE.

La reine doit l'attendre au passage.

ISABEAU, même jeu.

Ah! laissons-la attendre... je...

CORISANDRE.

Le cérémonial exige qu'elle soit à ce moment entourée de ses filles d'honneur... mais nous nous reverrons...

ISABEAU, avec amour.

Nous nous reverrons!... où? quand?

CORISANDRE.

Au bal qui aura lieu ici, ce soir.

TOUTES.

Allons rejoindre la reine.

Elles sortent. Gaël entre.



ISABEAU, toujours à genoux.

Ah! je suis ravi! enivré... fasciné.

### SCÈNE III

GAEL, ISABEAU.

GAEL.

Aux pieds d'une fille d'honneur... mon cher baron?

ISABEAU, se levant.

Chevalier, voulez-vous dire?

GAEL.

Chevalier pour tout le monde, c'est convenu; mais quand nous sommes seuls, laissez-moi vous appeler baron.]

ISABEAU.

A votre aise... (A part.) C'est une manie qu'il a. (Haut.) Appelez-moi comte, marquis, prince, si vous voulez... (Avec fierté.) On sait qui l'on est... et l'on sait aussi ce que l'on vaut!

GAEL.

Baron, je vous trouve superbe!

ISABEAU.

Vraiment?

GAEL.

Depuis huit jours, depuis notre arrivée à Saint-Germain, vous avez fait preuve d'une habileté...

ISABEAU.

Moi!...

GAEL.

D'une adresse!...

ISABEAU.

C'est trop d'indulgence.

GAEL.

Mais où prenez-vous donc ce ton, cette allure, cette démarche?

ISABEAU.

Où... je les prends... mais... c'est la nature, la prodigieuse nature qui me les a donnés.

GAEL, riant.

Je vous jure que... de ma vie, je ne vis à personne un air aussi... agréablement gauche.

ISABEAU.

Plait-il?

GAEL, de même.

Aussi adorablement... niais.

ISABEAU.

Vous dites?...

GAEL, de même.

Aussi spirituellement bête.

ISABEAU.

Comment! moi?... je?... Ah! mais... ah! mais!

GAEL.

C'est à ce point, mon cher, que tout le monde ici vous prend pour un franc imbécile...

ISABEAU.

Un imbécile!... moi!... Corne de bœuf, monsieur!... C'en est trop à la fin!...

Il met la main sur la garde de son épée.

GAEL.

Oh! superbe! ne bougez pas! Je gage que c'est exactement de cette manière que le brave Isabeau s'est campé, à Joigny, devant son terrible adversaire?...

ISABEAU.

Mais oui, monsieur, oui... c'est ainsi que s'est campé bravement Isabeau, et si peu batailleur que l'on soit...

GAEL.

Sublime! vous êtes sublime! et je vous assure que je m'y tromperais moi-même, si je ne vous savais l'homme d'esprit que vous êtes.

Il remonte pour voir si l'on vient.

ISABEAU, à part.

Il me trouve spirituel, à présent? j'aime mieux ça!... (Il renfonce son épée.) C'est ég d. je lui crois, comme à la jeune Dalmate, la tête un peu dérangée (A Gael, revenu auprès de lui.) A propos, cher comte, où en sont vos amours avec l'intéressante Gina?

GAEL.

Mes amours! Y songez-vous... Une pauvre sourde-muette!

ISABEAU.

Bon! Aux sourdes on parle très clairement avec les yeux et les muettes répondent fort bien de la même façon...

GAEL.

Chut! la reine et ses filles d'honneur...

ISABEAU.

La reine!...

Gael et Isabeau s'inclinent devant la reine, qui entre suivie de ses filles d'honneur, puis ils s'éloignent.

## SCÈNE IV

LA REINE, LES FILLES D'HONNEUR.

LA REINE.

Eh bien! Thisbé, tu devais me livrer le secret des mystérieuses visites de M. de Trémaria à l'hôtel de Guise; huit jours suffisaient selon toi à cette tâche; ils sont écoulés. Que sais-tu?...

THISBÉ.

Rien encore, madame.

LA REINE, étonnée.

Rien!

CORISANDRE.

Si Thisbé veut être sincère, elle avouera qu'elle a entièrement renoncé à cette difficile conquête.

THISBÉ.

Et d'où vous vient pareille opinion, Corisandre?

CORISANDRE.

Ne voyons-nous pas depuis plusieurs jours vos efforts dirigés vers un but tout opposé. Que signifient vos tendres œillades lancées à vingt gentilshommes, M. de Trémaria excepté, si ce n'est que vous avez reconnu qu'il vous a échappé sans retour?

THISBÉ, souriant.

Sans retour!... Vous vous trompez, ma chère Corisandre! Il est bien vrai que M. de Trémaria, après notre premier entretien, semblait avoir résolu de me fuir; mais je l'ai vu, le lendemain même, revenir repentant et soumis. Et, pour l'enchaîner tout à fait, il m'a suffi de recourir au simple manège de coquetterie dont vous

parliez tout à l'heure... Qu'aujourd'hui je daigne abaisser mes yeux sur lui et il tombe à mes pieds; que je l'interroge et ses secrets sont à moi, sa chaîne est rivée! Et loin de chercher encore à me fuir, il marche dans mon ombre. Si je ne le vois pas, je le pressens, je le devine; et même en ce moment, il doit être tout près d'ici; il m'observe, il vient. (Souriant, en le voyant paraître.) Eh! tenez, le voilà.

René paraît au fond.

LA REINE, bas.

C'est vrai.

TOUTES, bas.

Le voilà!

LA REINE, bas.

Honneur à toi, Thisbé, tu seras duchesse de Vaudeuil

THISBÉ, bas.

Je supplie Votre Majesté de répéter ces paroles assez haut pour qu'il les entende.

LA REINE.

Soit! (haut.) Suivez-nous, duchesse de Vaudeuil.

RENÉ, au fond.

Qu'entends-je? Duchesse de Vaudeuil! Que signifie? (Bas à Thisbé, restée la dernière à la sortie des filles d'honneur.) Un moment d'entretien, je vous en prie.

THISBÉ, souriant.

Ah?... Eh bien! ici dans une heure.

Gaël entre et voit René parler à Thisbé. — Dès que celui-ci est resté seul, les yeux fixés sur la porte par laquelle Thisbé vient de s'éloigner, Gaël s'approche de son ami.

## SCÈNE V

GAEL, RENÉ.

GAEL, avec reproche.

Tu m'avais promis de la fuir, et je te vois sans cesse  
attaché à ses pas.

RÉCITATIF.

Aimer une coquette ! Ah ! René, quel martyr  
Te garde, hélas ! cet amour décevant !  
Je voudrais t'arracher au gouffre qui t'attire,  
Quand je devrais me perdre en te sauvant.

AIR.

Il n'est de cœur qui vraiment m'appartienne,  
René, qui soit à moi tout entier, que ton cœur.  
Enfants encor, ta vie était la mienne ;  
Depuis pas un plaisir qui de toi ne me vienne.  
Je veux ma part aussi de ta douleur.

RENÉ, après lui avoir pressé les mains.

Je remplirai mon devoir, je l'espère.  
Nul ne saura quels combats j'ai livrés  
Pour m'affranchir de mes fers adorés.

ENSEMBLE.

GAEL et RENÉ.

Pour les briser { tu priras } Dieu, mon frère,  
                  { je prirai }  
De seconder { ton } impuissant effort.  
                  { mon }

Dieu t'aidera, René, tu seras fort.

Dieu m'aidera, Gaël, je serai fort,  
 Et la tâche accomplie,  
 La mission remplie,  
 Tu rentreras le cœur libre et content  
 Sous le toit qui m'attend.

Gina entre, brochant.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, GINA.

RENÉ, bas à Gaël, en lui montrant Gina.

Prenons garde !

GAEL.

Oh ! cette fille d'honneur de la reine ne ressemble pas à ses compagnes (ils saluent Gina qui s'assied devant une table et continue sa broderie). Son oreille est restée fermée aux paroles qui se précipitent dans cette société corrompue, son âme est restée pure au contact de cette cour perverse. Heureuse dans son infortune, Gina ne connaît ni le mensonge, ni la coquetterie, apanage des filles d'honneur de la plus pernicieuse des souveraines.

RENÉ.

Par bonheur, elle ne t'entend pas. La reine te ferait expier cruellement de semblables propos, si elle les lui rapportait.

GAEL.

Elle ? Oh ! Alors même qu'elle m'entendrait, Gina, j'en suis sûr, ne me trahirait pas. Mais vois donc, René, qu'elle est jolie !... (Mouvement de Gina.) Quelle pureté dans les contours de ce visage enchanteur !... Si ses grands yeux, aux longs cils, n'étaient pas baissés, tu

verrais quel esprit et quelle intelligence ils décèlent. Tiens tiens ! voilà que, à point nommé, elle les lève sur nous. Ne dirait-on pas qu'elle a entendu mon souhait, ne dirait-on pas qu'elle m'a compris ?

Gina baisse subitement les yeux et, pour cacher son trouble, se lève.

GAEL.

Elle se lève, hors d'haleine,  
Les yeux baissés.

RENÉ, riant.

Mais c'est pour ramasser  
Son peloton de laine.

Gina tout émue, va se rasseoir pour travailler avec un empressement effaré. — A Gaël.

A te voir compris d'elle, il ne faut plus penser.

GAEL.

Hélas ! je me trompais, et j'en suis au martyre !  
Je donnerais ma part de paradis, je crois,  
Pour qu'elle m'entendît et qu'elle pût me dire

D'une touchante voix :

Quelque chose au fond de mon être  
Tenait tous mes sens asservis.  
Soudain votre voix y pénètre,  
Et j'entends, je parle, je vis !  
Je dois ce miracle suprême  
A l'amour par vous avoué,  
Recevez mon aveu de même,  
Comte Gaël de Penhoé,  
Puisque vous m'aimez, je vous aime.

Gina très émue détourne la tête pour cacher son émotion.

Elle rougit, elle tremble, René !

RENÉ.

Ton regard, sur elle acharné,  
Trouble la pauvre enfant, sans doute.



GAEL.

J'ai tort, c'est vrai : partons ; quoi qu'il m'en coûte.  
Ils saluent Gina et sortent.

## SCÈNE VII

GINA, seule.

Enfin, sans craindre rien, je puis parler aussi !  
Quel trouble j'éprouvais ! que sa voix était tendre,  
Alors qu'il supposait m'entendre  
Tout à coup lui crier ici :  
Quelque chose au fond de mon être  
Tenait tous mes sens asservis,  
Soudain votre voix y pénètre  
Et j'entends, je parle... je vis.  
Je dois ce miracle suprême  
A l'amour pour vous avoué ;  
Recevez mon aveu de même :  
Comte Gaël de Penhoë,  
Puisque vous m'aimez, je vous aime.

## SCÈNE VIII

LA REINE, UN PAGE, GINA.

LA REINE, au fond.

Ah ! Gina. (Au page.) Laisse-moi. (Le page sort.) Tu étais  
m'a-t-on dit, seule, ici, tout à l'heure, avec nos deux  
gentilshommes de Bretagne.

GINA.

Oui, madame.

LA REINE.

Ils ont dû, devant toi, causer sans défiance et sans contrainte.

GINA.

Sans défiance et sans contrainte, oh! oui, madame.

LA REINE.

Et... fidèle à ta mission, tu as religieusement recueilli leurs paroles?

GINA.

Oh! très religieusement, madame, et sans laisser soupçonner le trouble qu'elles faisaient naître en moi.

LA REINE.

Ils ont donc parlé de choses bien intéressantes?

GINA, émue.

Très intéressantes... Jamais je n'en entendis de semblables.

LA REINE, avec vivacité.

Sur les Guises, sur la cour, sur moi-même, peut-être?... Allons parle, parle vite... D'abord qu'ont-ils dit de la cour?

GINA.

Ils disaient, madame... que... (vivement.) que la cour de Saint-Germain est à la fois la plus chaste et la plus brillante des cours de l'Europe.

LA REINE, étonnée.

En vérité!... hum!... hum!... Ils s'essayaient peut-être au rôle qu'ils viennent jouer ici... Et des Guises, que disaient-ils?

GINA.

Qu'ils seraient de bien grands coupables, s'ils ne se montraient les plus fidèles sujets du roi.

LA REINE, secouant la tête.

Ils craignaient sans doute, qu'on ne les écoutât...  
Enfin, qu'ont-ils dit de moi?

GINA.

Que Votre Majesté est la plus douce, la plus généreuse, la plus clémentine des souveraines.

LA REINE, vivement.

Ils savent que tu n'es pas sourde.

GINA.

Mais aucunement, madame, je...

## SCÈNE IX

LES MÊMES, RENÉ.

LA REINE, bas, voyant entrer René.

Tais-toi! (Haut.) Ah! c'est vous, monsieur de Tréméria. Auriez-vous quelque demande à nous adresser, quelque faveur à solliciter de nous?...

RENÉ.

Tous mes remerciements à madame la reine. Mais...chargé d'apporter l'hommage de ma ville au roi nouvellement sacré, je croirais abuser de ma mission en sollicitant pour moi-même, les faveurs royales.

LA REINE, froidement.

Vous êtes meilleur juge que nous de vos devoirs et de votre dignité. (Bas à Gina en s'éloignant avec elle.) Ce n'est pas là, tu le vois, le langage d'un ami.

Gina soupire et s'éloigne avec la reine.

## SCÈNE X

RENÉ, seul.

Non, madame, je n'ai rien à solliciter de vous. De moi seul, Thisbé tiendra son indépendance ; de moi, dont le plus grand bonheur, lorsque j'aurai rempli ma tâche, serait d'unir ma vie à la sienne.

CANTILÈNE.

Le rêve qui m'enlace,  
 Charme vainqueur,  
 Dont jamais ne se lasse  
 Mon pauvre cœur,  
 Le désir qui m'embrase  
 D'un feu bien doux,  
 C'est de vivre en extase  
 A ses genoux.  
 Oui, ne vivre que d'elle,  
 Du jour si pur  
 Qu'a ravi sa prunelle  
 Au ciel d'azur ;  
 Respirer son haleine.  
 Souffle embaumé !  
 Se sentir l'âme pleine  
 De l'être aimé,  
 Le rêve qui m'enlace,  
 Charme vainqueur,  
 Etc.

## SCÈNE XI

RENÉ, THISBÉ.

RENÉ.

C'est vous enfin !

THISBÉ.

Je tiens ma promesse.

RENÉ.

De grâce, expliquez-moi pourquoi l'on vous donnait tout à l'heure le titre de duchesse de Vaudeuil ?

THISBÉ.

La reine a résolu de me marier.

RENÉ, avec force.

Cette union ne s'accomplira pas.

THISBÉ, tristement.

Qui pourrait l'en empêcher ?

RENÉ.

Moi. Dussé-je tuer ce duc de Vaudeuil.

THISBÉ.

Le tuer ? et pourquoi ?

RENÉ.

Vous me le demandez ? N'avez-vous pas compris quelles luttes, quels combats se sont livrés en moi depuis le jour où j'avais résolu de vous fuir ? Hélas ! la tâche était au dessus de mes forces... Subjuguée, vaincue, mon âme a repris sa chaîne et me voilà de nouveau à vos pieds, implorant mon pardon et criant : Je vous aime.

DUO.

THISBÉ.

Vous m'aimez, vous m'aimez ! Ce langage si tendre, il ne m'appartient pas plus longtemps de l'entendre. La reine seule a droit de choisir mon époux.

RENÉ.

Même, malgré vos vœux ? Ce Vaudeuil l'aimez-vous ?

THISBÉ.

Non, je n'aime personne.

RENÉ.

Personne ?

THISBÉ.

Non, personne.

RENÉ.

Ah ! ne prononcez pas, Thisbé, ce mot cruel !  
Comme un cri de malheur, à mon oreille il sonne.  
Laissez-moi dans le ciel  
Cù m'emporte, dans la lumière  
Et l'éblouissement,  
Le souvenir charmant  
De notre rencontre première.  
Quand je remonte à l'heureux temps,  
Aux doux instants  
Que nous avons passés ensemble,  
Soudain, il semble  
Qu'au son des harpes d'or  
Des célestes phalanges,  
Je prenne mon essor  
Vers le séjour des anges.

THISBÉ.

A vos illusions il faut  
Et d'un seul mot,  
Par malheur, mettre un terme :  
Pour Thisbé le monde se ferme !  
Et son front avant peu se couvre du linceul  
Des filles du Seigneur.

RENÉ, jetant un cri.

Ah !

THISBÉ.

Le cloître peut seul  
M'affranchir de l'obéissance  
Que je dois à la reine, hélas ! tant qu'en sa main  
Restera la toute puissance.

RENÉ, s'oubliant.

Et si demain elle en sortait ?

THISBÉ.

Demain!...

Que savez-vous ?

RENÉ, se remettant.

Rien! Rien.

THISBÉ, à part.

Mais encor.

RENÉ.

Rien, vous dis-je.

Je supposais que, par quelque prodige,  
Charles neuf, qu'on endort et qui pourtant est roi,  
Se réveille en criant : c'est assez de tutelle !  
Et de régence maternelle !  
A moi ! France chérie, à moi !

THISBÉ, à part.

Le secret est là, mais pourquoi...  
Pourquoi donc sa voix m'émeut-elle ?

RENÉ.

Vous voyez qu'en réalité  
Ce n'était là qu'une vaine parole.

THISBÉ.

Une espérance folle !  
Au cloître seul je puis trouver la liberté.  
Il faut que je m'immole,  
Que je m'arrache au monde... Adieu !

RENÉ.

Mais où donc allez-vous, Thisbé ?

THISBÉ.

Je vais à Dieu.

THISBÉ.

Je pars, c'est fait de moi, j'abandonne la terre.  
Mon rôle en ce monde est fini;  
Je vais m'ensevelir au fond d'un monastère :  
De moi, tout bonheur est banni.

RENÉ.

Ne craignez plus la reine et sa vaine colère !  
Rappelez-vous ce que j'ai dit :  
Demain peut voir la fin de son règne arbitraire,  
La fin de son pouvoir maudit.

THISBÉ.

La fin de son pouvoir ? la fin ? avez-vous dit ?

RENÉ.

Avant que votre front du voile noir se couvre,  
Attendez que le sort  
Ait prononcé ma mort  
Dans la lutte qui s'ouvre.

THISBÉ, très émue.

Votre mort ? mourir, vous ?... Qu'ai-je appris ? quel aveu !  
Il s'agit d'une lutte où la vie est en jeu ?

RENÉ.

Lutte prochaine !...

THISBÉ, touchée au cœur.

Ah ! plus un mot, de grâce !  
Je ne veux rien savoir de plus... Tout vous menace,  
Fuyez la cour, fuyez.

RENÉ.

Impossible ! A la chasse  
Qui demain, peut-être, aura lieu  
Nous enlevons le roi !

THISBÉ.

Grand Dieu !



RENÉ.

Pour le conduire au Louvre où l'appelle la France.

THISBÉ.

Silence ! Malheureux, silence !

A part, pendant que René remonte.

Thisbé mourrait

Plutôt que de livrer ce terrible secret !

René est redescendu près d'elle. Le rideau d'une tribune s'écarte.

La reine paraît.

LA REINE, à elle-même.

O joie immense !

Bien joué, Thisbé?... Je les tiens.

La reine disparaît, le rideau retombe.

## SCÈNE XII

Sur une entrée symphonique que plus tard le chœur de la Pavane doit répéter, entrent les seigneurs et dames de la Cour. Le grand chambellan se présente au fond.

LE GRAND CHAMBELLAN.

La reine ordonne à tous que la danse commence.

CHŒUR DANSÉ.

Viens ! viens. Je t'appartiens,

O pavane suave !

Pas vainqueur,

Mon cœur

Est ton esclave !

Que de fois, hélas !

T'a douce ritoarnelle

Fait tressaillir ma belle,  
Suspendue à mon bras.

LE GRAND CHAMBELLAN, annonçant.

La reine, messieurs.

TOUS.

Place ! place !

LA REINE, entrant du fond.

Ce soir, messieurs, vous n'aurez pas le roi.  
Il est prudent, je croi,  
Qu'il se réserve pour la chasse  
Qu'il doit courir demain  
Dans la forêt de Saint-Germain.

TOUS.

Demain !

GAEL, à Isabeau.

Vous l'entendez, demain nous emportons la place.

ISABEAU, à part.

Oui, la place  
Qué j'attends de mon souverain.

THISBÉ, à part, regardant René.

Je ne suis plus la même.  
Se peut-il que je l'aime !

LA REINE, aux Bretons.

Vous serez avec nous demain,  
N'est-il pas vrai, messieurs ?

RENÉ.

Saint Hubert nous préserve,  
Madame, de manquer à ce rendez-vous-là.

## L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

LA REINE.

Messieurs ! Que d'ici là  
 Saint Hubert nous conserve,

Bas, au capitaine des gardes.

Demain que tout soit prêt,  
 Monsieur le capitaine !

Quatre cents cavaliers, cachés dans la forêt.

Le capitaine s'incline.

Haut.

Que la danse reprenne.

RENÉ, haut, à Thisbé.

Obéissons à madame la reine.

Bas.

Pour moi, ne craignez rien ici.

THISBÉ.

Je n'aurais jamais cru pouvoir l'aimer ainsi !

Reprise de la Pavane.

Rideau.

## ACTE TROISIÈME

**La terrasse de la forêt de Saint-Germain.**

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ISABEAU, *entrant.*

Que l'air est pur et qu'il fait bon vivre !  
Le souvenir du bal de cette nuit m'enivre.

Nous avons à la cour  
Dansé jusques au jour  
Cette pavane langoureuse,  
Qui, par malheur,  
Tient le danseur  
Un peu trop loin de sa danseuse.  
Autrement nous nous y prenons  
Dans nos bals bourguignons.

AIR RUSTIQUE.

J'aime mieux  
La danse  
De la cadence  
Des aïeux,  
Qu'en Bourgogne  
Nous dansons,  
Sans vergogne,

## L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE

Sans façons,  
 Comme antiques  
 Bourguignons,  
 Et rustiques,  
 Compagnons.  
 Là-bas j'unais d'entraves  
 A nos joyeux ébats,  
 On ne sait pas  
 Ce que c'est d'être esclaves,  
 Sinon de son désir,  
 De son plaisir.

*Air solennel rappelant la Pavane.*

C'est autre chose,  
 A Saint-Germain :  
 A peine on ose  
 Prendre une dame par la main.  
 On la regarde  
 Avec émoi,  
 Mais l'on n'a garde  
 De trop la presser contre soi.  
 L'élan suprême  
 Serait suspect ;  
 On dit : je l'aime  
 Avec le plus profond respect,  
 Sinon à votre aspect,  
 On criait anathème !

*Reprise d'une partie de l'air bourguignon.*

J'aime mieux  
 La licence  
 De la danse  
 Des aïeux,  
 Qu'en Bourgogne  
 Nous dansons  
 Sans vergogne,  
 Sans façons,  
 Comme antiques,

Bourguignons,  
Et rustiques  
Compagnons.  
Vivent les Bourguignons !

ISABEAU.

Eh ! voilà mes deux excellents amis qui, comme moi, viennent faire un tour sur la terrasse de Saint-Germain ?

GÆL.

Nous sortons de votre hôtellerie.

ISABEAU.

Vous avez à me parler ?

RENÉ.

Il convient de nous concerter une dernière fois.

ISABEAU, gaiement.

Nous concerter ? A quel sujet, je vous prie ?

RENÉ.

Oubliez-vous que c'est aujourd'hui qu'a lieu la chasse royale ?

ISABEAU.

Ah ! bon ! je comprends ; il s'agit de ma présentation au roi pour me faire obtenir le gouvernement de ses chiens... Concertons-nous donc... Messieurs, concertons-nous...

Gaël et René se regardent avec étonnement, puis se tournent, à droite et à gauche, pour voir si on les observe.

ISABEAU, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont ?

RENÉ, bas.

Est-ce qu'il y a quelqu'un aux écoutes ?

GÆL, bas.

Supposez-vous que l'on nous surveille ?

ISABEAU.

Moi? pas du tout.

RENÉ.

Alors, parlons sérieusement et veuillez quitter enfin votre masque.

ISABEAU, étonné.

Mon masque?

GAEL, sévèrement.

Oui, redevenez le grave gentilhomme que vous êtes.

ISABEAU, avec douceur.

Le... le grave gentilhomme... mais je ne pense pas avoir cessé de .. de .. (Il se trouble en voyant l'air irrité de René et de Gaël) Décidément, qu'est-ce que vous avez?...

RENÉ.

Eh! monsieur, votre obstination à continuer de jouer ce sot personnage finit par devenir chose blessante pour nous.

ISABEAU.

Je joue un sot personnage?

GAEL.

Eh! sans doute! celui de ce ridicule M. de Valperdu... qu'il faut enfin cesser d'être.

ISABEAU, s'animant.

Eh! qu'est-ce que vous voulez donc que je sois?

RENÉ.

L'homme sérieux prêt à accomplir l'acte important qui, seul, doit nous occuper aujourd'hui.

ISABEAU, à part.

Ah! oui, notre rencontre avec Sa Majesté. (D'un air compassé.) Je suis prêt, messieurs, je suis prêt.

Il se campe.

G A E L .  
A la bonne heure!

R E N É .  
C'est bien...

G A E L .  
Très bien.

I S A B E A U , à part.  
Ils sont contents... allons, tant mieux...

R E N É .  
Faites-nous maintenant la grâce de nous écouter attentivement jusqu'au bout.

I S A B E A U .  
Attentivement... c'est convenu. Nous disons donc, messieurs?...

G A E L .  
D'abord que nous avons informé de votre arrivée nos illustres amis.

I S A B E A U .  
Ah! nos... illustres amis sont informés de...

G A E L .  
Nous recevrons bientôt leurs dernières instructions... que nous vous communiquerons immédiatement.

I S A B E A U .  
Je ne serais pas fâché de les connaître.

R E N É .  
Il ne nous reste plus à vous dire que ceci : l'enlèvement est pour trois heures.

I S A B E A U , étonné.  
L'enlèvement!

G A E L .  
Chut! Nous aurons en face de nous MM. de Beaulieu, de Chaulnes et de Maugiron.



ISABEAU, étonné.

Ah ! ces trois messieurs... seront en face de nous ?

RENÉ.

M. de Maugiron passe pour une très forte lame.

ISABEAU.

Ah ! ah !..

GÆL.

C'est à lui que vous aurez affaire.

Il montre son épée.

ISABEAU, effrayé.

Hein ! Plait-il ? Vous dites... J'aurai affaire à M. de...  
la très forte lame...

RENÉ.

Nous vous l'avons réservé comme le plus digne de  
vous.

ISABEAU.

Grand merci !

GÆL.

Votre habileté bien connue en aura facilement rai-  
son... vous le désarmerez et, au besoin,.. vous le tue-  
rez.

ISABEAU, effrayé.

Je tuerai M. de Maugiron ! Jamais ! jamais, jamais !..

RENÉ.

Serait-il de vos amis ? Prenez de Chaulnes alors...

ISABEAU.

Pas davantage.

GÆL.

Vous préférez Beaulieu ?

ISABEAU.

Ni Beaulieu, ni Maugiron, ni de Chaulnes, je ne croi-

serai le fer avec personne... Ah çà ! pour qui me prenez-vous ?

RENÉ, sévèrement.

Qu'est-ce à dire ? Nous aurait-on trompés ?

GAEL.

M. de Croix-Mare ne serait-il qu'un traître ?

RENÉ.

Ou un lâche ?

GAEL, menaçant.

Répondez, monsieur.

RENÉ, même jeu.

Répondez donc.

ISABEAU.

Eh ! Comment voulez-vous que je sache ce qu'était ce Croix-Mare ? je ne le connaissais pas, moi, je l'ai vu pour la première fois au moment où je l'ai tué.

RENÉ.

Hein ! vous dites ?

ISABEAU.

Je dis que je n'ai vu M. de Croix-Mare qu'au moment où je l'ai tué.

GAEL.

Vous l'avez tué... vous ?...

ISABEAU.

Mais oui...

RENÉ.

Allons donc !... Vous êtes le baron de Croix-Mare qui a tué le chevalier de Valperdu.

ISABEAU.

Pas du tout, je suis le chevalier de Valperdu qui a tué le baron de Croix-Mare.

RENÉ et GAEL.

Se pourrait-il ?

ISABEAU.

C'est lui-même qui m'a dit son nom en mourant.

GAEL.

Ah ! tout s'explique alors !

ISABEAU.

Tout s'explique... à la bonne heure !

GAEL.

Je comprends.

RENÉ.

Nous comprenons.

ISABEAU.

Ils comprennent, — j'en suis ravi.

GAEL.

Et il faut, monsieur le chevalier, que l'un de nous vous tue.

ISABEAU, à part.

Hein ? me tuer à présent ! Ils veulent me tuer ! mais pourquoi, messieurs, pourquoi ?

GAEL.

Parce que vous connaissez nos secrets.

ISABEAU.

Vos secrets... Quels secrets ?

RENÉ.

L'enlèvement, monsieur.

ISABEAU,

L'enlèvement ! Je ne sais pas même le nom de la demoiselle.

GAEL, étonné.

La... demoiselle ?

Il regarde René, puis le prend à part.

ISABEAU, à part.

Ils se concertent.

RENÉ.

Tu le vois, c'est un véritable imbécile.

ISABEAU, même jeu.

Je crois que le grand lui dit du bien de moi.

GAEL, revenant à Isabeau.

Ecoutez. — Puisque le hasard a tout fait, nous consentons à vous laisser vivre.

ISABEAU.

Grand merci ! — Messieurs, j'ai bien l'honneur..,

Il va s'éloigner, René l'arrête.

RENÉ.

Vous laisser vivre... à une condition.

ISABEAU.

Je les accepte toutes.

GAEL.

Vous allez nous faire le serment de ne rien répéter de ce qui s'est dit entre nous trois depuis notre rencontre.

ISABEAU.

Je le jure ; d'autant plus facilement que je n'en ai jamais compris un mot.

GAEL et RENÉ.

C'est bien !

## SCÈNE III

LES MEMES, LE CAPITAINE MAUCLERC.

LE CAPITAINE.

Pardon, messieurs, qui de vous, je vous prie, est le chevalier de Valperdu?

ISABEAU.

C'est moi, monsieur.

GAEL, à Isabeau.

Nous vous laissons.

RENÉ, à gauche.

Souvenez-vous.

GAEL, à droite.

Souvenez-vous.

Gaël et René sortent.

ISABEAU, au capitaine.

Puis-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'avantage...

LE CAPITAINE.

Je suis le capitaine Mauclerc.

ISABEAU, sans comprendre.

Ah! ah! le brave capitaine... Mau... enchanté, monsieur le capitaine, de faire votre connaissance...

LE CAPITAINE.

Je suis chargé, monsieur le chevalier, de remettre en vos mains une missive importante, en vous recommandant de ne l'ouvrir que lorsque vous serez seul... et surtout en l'absence de Messieurs de Trémaria et de Penhoë, qui doivent en ignorer le contenu.

Il lui remet la lettre.

ISABEAU.

Alors vous avez bien fait de ne pas me la remettre plus tôt, car ce sont eux qui sortent d'ici...

LE CAPITAINE.

Ah ! ce sont eux ?...

ISABEAU.

Et je n'éprouve aucun désir de leur faire part de ce qui me concerne.

Il va ouvrir la lettre.

LE CAPITAINE, l'arrêtant.

Pardon ! lorsque vous serez seul, tout à fait seul.

ISABEAU.

Tout à fait... c'est entendu.

LE CAPITAINE, saluant.

Monsieur le chevalier... je me tiens à vos ordres.

ISABEAU, le saluant aussi.

Trop poli, monsieur le capitaine.

Mauclerc sort.

## SCÈNE IV

ISABEAU, seul.

Qui diable peut m'écrire avec tant de mystère ? (Lisant la suscription.) Au chevalier Isabeau de Valperdu... c'est bien pour moi. (Ouvrant la lettre.) « Monsieur le baron... » Allons, bon, voilà ma baronnie qui reparait !... (Lisant.) « Vous vous êtes entendu avec nos Bretons. » (Sans lire.) Entendu pas trop. (Reprenant la lecture.) « Voici nos dernières instructions que nous n'avons voulu donner qu'à vous seul » — (A lui-même.) Ah ! ces instructions que les autres m'annonçaient ! (Reprenant la lecture.) « L'affaire terminée... »

(sans lire.) L'affaire, quelle affaire! (Lisant.) « L'affaire terminée, vous prendrez le commandement de l'escorte et » secondé par vos cinquante Lorrains... » (Parlé.) Bon!... J'ai cinquante Lorrains, à présent! (Reprenant sa lecture, au moment où Gina entre, sans être vue de lui.) « Au lieu de vous rendre à Paris, vous vous dirigerez vers Nancy, avec votre précieux dépôt. » (Réfléchissant.) Nancy? un précieux dépôt! (Lisant de nouveau.) « Si messieurs de Trémaria et de Penhoë (Gina à ce nom prête l'oreille.) s'y opposent, vous les considérerez comme des instruments dangereux qu'il faut briser après s'en être servi. »

GINA, à elle-même.

Tuer Gaël? il me faut cette lettre.

ISABEAU.

Tuer les deux Bretons? décidément on me prend pour un autre... mais quel autre? (Réfléchissant.) Eh! pardieu pour ce baron de Croix-Mare qui devrait se présenter ici sous mon nom et dont j'occupe la place... oui, oui je comprends tout. L'enlèvement! Nancy, le précieux dépôt!... Je nage en pleine conspiration. Corne de bœuf! si je me tais... il y va de ma vie... et si je parle les deux Bretons me tuent... Que devenir! que faire?... Heureusement, il ne s'agit pas là, (Montrant la lettre.) de ce qui s'est dit entre nous trois, et je puis sans me parjurer remettre cet écrit à la reine. Non, je me défie du premier mouvement de la terrible Médicis. Adressons-nous au roi plutôt.

## SCÈNE V

GINA, ISABEAU.

GINA, l'arrêtant du geste.

Chevalier!

ISABEAU, regardant de tous côtés.

Hein ? qu'est-ce qui a parlé ?

GINA.

C'est moi...

ISABEAU.

Vous ! Cela ne se peut pas, puisque vous êtes muette.

GINA.

Vous voulez remettre une lettre au roi, mais nul n'est admis auprès de Sa Majesté, s'il n'est de sa suite, ou bien — comme moi-même — de celle de la reine. M'entendez-vous, à présent ?

ISABEAU.

Très bien ! mais mon étonnement ne diminue pas. Une femme qui ne parle pas, c'était déjà assez extraordinaire, mais une muette qui parle, c'est plus fort ; c'est à crier au miracle.

GINA.

Non, chevalier, il n'y a pas de miracle ici. Il n'y a qu'une pauvre fille qui pour sauver un loyal gentilhomme, qui ne la trahira pas, vient d'enfreindre l'ordre de la reine qui l'a condamnée jusqu'ici à un silence absolu — donnez-moi cet écrit... je le remettrai secrètement au jeune roi.

ISABEAU, lui donnant la lettre.

Dites-lui que je suis jeune aussi... cela le touchera... dites-lui...

GINA, mettant la lettre dans son corsage.

Plus un mot !... Je vois venir au loin mes compagnes, la reine... ne doit pas être loin...

ISABEAU.

Oh ! je me sauve... j'en ai peur. (s'éloignant.) Je compte sur vous...



GINA.

C'est par là que s'est éloigné Gaël... Courons.

Entrée des filles d'honneur, puis de la reine.

CHŒUR.

## SCÈNE VI

LA REINE, TOUTE LA COUR — puis THISBÉ.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Pensive s'avance la reine,  
 Voyez sa grâce souveraine!...  
 Elle est aussi belle qu'au jour  
 Où ce pays, plein d'espérance,  
 La vit, au fils du roi de France,  
 Donner sa main et son amour.

Sur les dernières mesures, la reine est entrée rêveuse.

CORISANDRE.

Si madame la reine  
 Vent bien se reposer...

LA REINE.

Merci. —

Ma pensée errait loin d'ici...

CORISANDRE.

En Italie?

LA REINE.

Hélas! non! en Lorraine,  
 Chez les Guises, à Nancy,  
 Dans cette ville sombre  
 Où dans l'ombre

Contre moi sont ourdis  
Tant de complots hardis.

Cherchant des yeux Thisbé.

Où donc est votre capitaine?

CORISANDRE.

Cette Thisbé, si fière, si hautaine,  
Qui, cependant, n'est pas  
Plus habile que ses soldats,

Et n'a pas su gagner son titre de duchesse?  
De tous ses vains efforts accusant le destin,  
Elle n'ose affronter vos regards, ce matin.

LA REINE, apercevant Thisbé au fond.

Vous vous trompez, la voici qui s'empresse  
D'accourir près de nous, venez, venez, duchesse!...

Thisbé entre.

TOUTES, étonnées.

Duchesse!...

THISBÉ, à part.

Que dit-elle?

LA REINE.

Enfin, il m'est permis  
De te parler, Thisbé. — Toute la matinée

Au conseil enchainée,  
Comme hier à mon bal, devant mes ennemis,  
Je n'ai pu t'exprimer, Thisbé, combien j'admire  
Les talents par toi déployés  
Pour enchaîner ce Breton à tes pieds.

THISBÉ.

Madame, que veut dire?

LA REINE.

Je sais tout.

THISBÉ.

Quoi?

LA REINE.

Tandis qu'il te livrait  
 Son monstrueux secret,  
 J'étais derrière une tapisserie.

THISBÉ.

Ciel!

LA REINE.

J'ai tout entendu!

*Catherine remonte.*

THISBÉ.

Ah! c'en est fait! il est perdu!

LA REINE, redescendant un peu.

Viens avec nous, ô ma Thisbé chérie!  
 Pour la promenade on m'attend.  
 Viens! viens!

THISBÉ.

Dans un instant  
 J'obéis à la reine.

LA REINE, à elle-même.

Je tiens les deux Bretons; mais le plus important  
 De tous mes ennemis, ce Charles de Lorraine,  
 Ce cardinal, c'est lui, lui que je voudrais voir  
 Tomber en mon pouvoir!

*Elle sort lentement en reprenant sa rêverie.*

REPRISE DU CHŒUR.

Pensive s'éloigne la reine,  
 Voyez sa grâce souveraine...  
 Etc...

## SCÈNE VII

THISBÉ, seule, puis RENÉ.

THISBÉ.

Elle écoutait !... Si je ne lui parle... René est perdu. Où le trouver ? (Voyant entrer René.) Ah ! Dieu vous envoie !

RENÉ.

D'où vous vient cette agitation, Thisbé ? que se passe-t-il ?

THISBÉ.

Partez, René, partez pour la Bretagne, la reine sait tout.

RENÉ.

C'est impossible... Je ne me suis confié qu'à vous seule.

THISBÉ.

Cela a suffi pour vous perdre.

RENÉ.

Que dites-vous ? Quel délire vous égare ?

THISBÉ.

Demandez-moi plutôt quel remords m'éclaire.

RENÉ.

Des remords !... Vous ?

THISBÉ.

Oui, oui. Donc la Reine m'avait attachée à vos pas, pour vous épier, pour surprendre vos secrets. Et pendant que j'accomplissais cette tâche indigne, Catherine cachée derrière une tapisserie, entendait tout.

RENÉ, terrible, s'avancant sur elle.

Oh ! malheureux !...

THISBÉ, tombant à genoux.

Grâce ! Que je sache du moins, avant de mourir, que vous êtes sauvé !

GRAND BUC.

THISBÉ, écrasé.

Oh ! grâce ! grâce ! à vos pieds, je l'implore.

RENÉ, avec force.

Courrez, courbez le front encore,  
Car vous m'avez donné  
Le droit de vous maudire.

THISBÉ, avec douceur.

Me maudire ? A quoi bon, René ?  
Le remords me déchire ;  
Dieu vient de se charger  
Du soin de vous venger.  
A quoi bon me maudire ?

ENSEMBLE

THISBÉ.

RENÉ.

Rien n'égalera jamais	Rien n'égalera jamais
L'épouvantable supplice	L'épouvantable supplice
Que le ciel, dans sa justice,	De trouver ma délatrice
A mis en moi désormais.	Dans la femme que j'aimais.

RENÉ.

Donc, tout cela n'était qu'une odieuse fiente !

THISBÉ.

Fuyez bien vite.

RENÉ.

Non ! que m'importe le jour !  
Ma plus mortelle atteinte

C'est la perte de votre amour!  
 Votre amour qui n'était qu'un piège!

Pleurant.

Votre amour qui n'existait pas.

THISBÉ.

C'est vrai! je ne vous aimais pas,  
 Et pourtant la terreur en ce moment m'assiège.  
 Je ne vous aimais pas,  
 Mais je sens que ma mort suivrait votre trépas.  
 Je ne vous aimais pas  
 Avant de me savoir par vous autant aimée,  
 Je ne vous aimais pas...  
 Mais votre amour si grand, René, m'a transformée,  
 En m'ouvrant, tout à coup, des mondes inconnus.

RENÉ.

Que dites-vous?

THISBÉ, avec exaltation.

Je dis qu'à cette Catherine  
 N'appartient plus  
 La Florentine,  
 Elle est à vous, René,  
 A vous qu'elle aime!

RENÉ.

Elle ose. Elle ose encor le dire  
 Après m'avoir donné  
 Le droit de la maudire.

THISBÉ.

Me maudire? A quoi bon, René,  
 Le remords me déchire.  
 Dieu vient de se charger  
 Du soin de vous venger.  
 A quoi bon me maudire?

## ENSEMBLE.

THISBÉ.

Rien n'égalera jamais  
L'épouvantable supplice  
Que le ciel, dans sa justice,  
A mis en moi désormais.

RENÉ.

Rien n'égalera jamais  
L'épouvantable supplice  
De trouver ma délatrice  
Dans la femme que j'aimais.

Rien n'égalera jamais

Mon supplice,

Non, jamais!

THISBÉ.

Puisque mes pleurs n'ont sur vous nul empire,  
Il est superflu de vous dire  
Que votre aveu me fût resté sacré,  
Que ce secret terrible  
Par moi n'eût pas été livré.

RENÉ.

Vous croire est-il possible?

THISBÉ.

Hélas! Dans vos malheurs qu'importe ici ma part  
Si l'événement est le même?  
Qu'importe aussi que je vous aime,  
Si mon amour pour vous est arrivé trop tard?

## ROMANCE.

## I

Il vient trop tard l'amour qui subjugué mon âme!  
Si pour le sentir naître il a fallu, René,  
Que devant vos périls, je me sentisse infâme,  
Un tel amour doit être au mépris condamné.

## II

Aux plus cruels tourments un Dieu juste me livre!  
J'ai fait croire à l'amour, quand il n'était pas né

Et maintenant, hélas, qu'en moi je le sens vivre,  
 Il est par le mépris, à mourir condamné!  
 Ah! c'en est trop, la force m'abandonne,  
 Ma résistance a succombé.  
 Thisbé, je t'aime, et te pardonne;  
 Viens dans mes bras, Thisbé.

ENSEMBLE.

RENÉ.

Être aimé d'elle! Oh! cet aveu m'enivre!  
 Il met l'oubli sur tous les maux soufferts!  
 Vienne la mort, je puis cesser de vivre,  
 J'ai son amour, les cieus me sont ouverts!

THISBÉ.

Il m'aime encor! Oh! cet aveu m'enivre!  
 Bonheur divin!... Paradis entr'ouvert!!  
 Je veux qu'il vive et pour lui je veux vivre,  
 Ou bien me perdre avec lui s'il se perd!

THISBÉ.

Emmenez-moi, partons pour la Bretagne!

RENÉ.

Non! c'est fuir le danger que Gaël va courir,  
 C'est me déshonorer. Tu vois qu'il faut mourir.

THISBÉ.

Eh! bien, même en la mort, je serai ta compagne.

ENSEMBLE.

THISBÉ.

J'ai ton pardon, je puis mourir.

RENÉ.

J'ai ton amour je puis mourir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Il me pardonne! oh! ce doux mot n'enivre!  
 Etc...



RENÉ.

Etre aimé d'elle ! oh ! cet amour m'enivre !  
Etc.

THISBÉ.

Oublions tous les maux soufferts.  
J'ai ton pardon ! les cieux me sont ouverts.

RENÉ.

Oublions tous les maux soufferts.  
J'ai ton amour ! les cieux me sont ouverts.

Gaël entre.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, GAËL, puis LA REINE, GINA, ISABEAU,  
et TOUTE LA COUR. Gaël entre, tout ému.

RENÉ, s'élançant vers son ami.

Ah ! Gaël ! Tu accours pour me dire qu'il est temps  
d'aller au rendez-vous... Apprends donc que la reine...

GAËL, avec force.

Il s'agit bien de la reine !... (Lui donnant un papier.) Lis !  
Gina vient de me remettre furtivement cet écrit, en me  
faisant comprendre que la Providence qui l'a fait tom-  
ber dans ses mains a voulu que mon salut me vint  
d'elle.

RENÉ, après avoir lu.

Qu'ai-je lu ?... Conduire le roi prisonnier à Nancy !...

GAËL.

Le livrer aux princes de Lorraine !

THISBÉ.

Grand Dieu !...

RENÉ.

Crime de lèse-majesté!

GAEL.

Crime de haute trahison, dont on voulait nous faire les complices!

THISBÉ.

La reine!... Fuyez, il en est temps encore.

RENÉ.

Non, restons, au contraire.

CHŒUR

DE CAVALIERS ET D'AMAZONES.

Jour de chasse, c'est jour de fête,  
 Pour celle du roi, tout s'apprête.  
 Dans la forêt jusques au soir,  
 Ce sera beau spectacle à voir.  
 Déjà, dans les cours, les piqueurs  
 Font l'essai de leurs cors vainqueurs.  
 Déjà les valets ont grand'peine  
 A dompter leurs chiens en haleine.  
 D'impatience, les chevaux  
 Sous leurs pieds font sonner les dalles!  
 Fières d'être à nous, nos cavales  
 Lancent du feu par leurs naseaux!  
 Jour de chasse, c'est jour de fête,  
 Pour celle du roi, tout s'apprête.  
 Dans la forêt, jusques au soir,  
 Ce sera beau spectacle à voir!

THISBÉ, à part, voyant entrer la reine.

Elle accourt le cœur plein de joie,  
 La lionne a flairé sa proie.

LA REINE.

Encore ici? quand vous attend le roi!...

RENÉ.

Nous renonçons, madame, à la chasse royale...

LA REINE.

Un semblable refus, messieurs, est un scandale.

Avec ironie.

Puisque vous refusez, dites-nous donc pourquoi.

S'animant.

Ah ! vous ne l'osez pas !... Je vais le faire, moi !  
 Vous sachant découverts vous sentez en votre âme  
 Descendre la peur !...

GAEL.

Nous !

RENÉ.

Vous vous trompez, madame,  
 Nous méritons vos coups et non votre mépris.

GAEL.

Nous voulions escorter le roi Charles à Paris.  
 Cela nous paraissait loyal et légitime.

RENÉ, tirant la lettre de son pourpoint.

Mais nous unir à ceux qui veulent dans Nancy  
 L'enfermer !... non, jamais !

LA REINE, avec force.

Qui méditait ce crime ?

RENÉ, lui donnant la lettre.

Que Votre Majesté daigne lire ceci.

ISABEAU, placé près de René.

Ma lettre !...

La reine prend la lettre et fait un signe au capitaine des gardes  
 qui reçoit l'épée de chacun des deux gentilshommes.

TOUS, à voix basse pendant que la reine lit la lettre.

Ils sont perdus...

ISABEAU, bas.

Et je le suis aussi !

## ENSEMBLE.

On sent la colère royale,  
 Implacable, immense, fatale,  
 Gronder, comme sous la rafale,  
 L'Océan naguère assoupi,  
 Avant-coureur d'une tempête  
 Que nul effort humain n'arrête,  
 Ce courroux abat une tête,  
 Comme l'ouragan un épi.

LA REINE, avec joie après la lecture de la lettre, se levant.

A Médecis encor la fortune sourit,  
 Il est du cardinal, ce précieux écrit !  
 Il se livre à mes coups.

Thisbé s'agenouille ainsi que Gina aux pieds de la reine.

Thisbé ! pourquoi ces larmes ?

Se tournant vers Gina.

Et, dans les yeux aussi de cette chère enfant ?  
 D'où naissent vos alarmes,  
 Lorsque mon cœur est triomphant ?

THISBÉ, bas.

Oh ! madame, je l'aime.

LA REINE, très surprise.

Quoi ! cet amour était donc vrai ?

THISBÉ.

Oui, reine, et s'il meurt... je mourrai.

LA REINE, à part.

Et pour l'autre, Gina semble dire de même.

Haut.

Rassurez-vous — l'écrit qu'ils m'ont livré,  
 Joint à leur repentir, suffit pour les absoudre,  
 Sur d'autres fronts je peux  
 Faire tomber la foudre.

Aux jeunes gens.

Soyez libres tous deux.

RENÉ, montrant Thisbé.

Reine, vous me donnez cent fois plus que la vie !

GAËL.

Ah ! cette grâce aussi comblerait mon envie,

Montrant Gina.

Si le malheur auquel le pauvre être est voué...

Sur un geste de la reine qui l'autorise à parler, Gina court à  
Gaël et s'écrie :

GINA, motif du 2<sup>e</sup> acte.

Comte Gaël de Penhoë,

Puisque vous m'aimez... je vous aime.

Étonnement général.

GAËL.

O bonheur du ciel même,

Elle parle, Dieu soit loué !

REPRISE DU CHŒUR

Jour de chasse,

Etc.

Le rideau baisse.

FIN